

# Causerie au bal

À Madame \*\*\*.

Et je vous ai revue, et d'espérance avide  
J'ai rougi ; près de vous un fauteuil était vide ;  
Et votre œil sans courroux sur moi s'est reposé,  
Et je me suis assis, et nous avons causé :  
« — Que le bal est brillant, et qu'une beauté blonde,  
Nonchalamment bercée au tournant d'une ronde,  
Me plaît ! sa tête penche ; elle traîne ses pas.  
— Vous, madame, ce soir, vous ne dansez donc pas ?  
— Oui, j'aime qu'en valsant une tête s'incline ;  
J'aime sur un cou blanc la rouge cornaline,  
Des boutons d'oranger dans des cheveux tout noirs,  
Les airs napolitains qu'on danse ici, les soirs ;  
Surtout j'aime ces deux dernières barcaroles ;  
Hier on me les chantait, et j'en sais les paroles.  
— Qu'un enfant de quatre ans, n'est-ce pas ? dans un bal  
Est charmant, quand, tout fier, et d'un pas inégal  
Il suit une beauté qui par la main le guide,  
Et qui le baise après, rayonnant et timide.  
— Au milieu de ce bruit, comme votre enfant dort,  
Madame ! ses cheveux sont, au soir, d'un blond d'or.  
Il sourit ; en rêvant, lui passe une chimère ;  
Il entr'ouvre un œil bleu : c'est bien l'œil de sa mère. »  
— Et mille autres propos. Mais qu'avez-vous déjà ?  
J'ai cru revoir l'air froid qui souvent m'affligea.

Avons-nous donc fait mal ? d'une voix qui soupire  
Ai-je effrayé ce cœur, ou d'un trop long sourire ?  
Ai-je parlé trop bas ? ai-je d'un pied mutin  
Agacé sous la robe un soulier de satin ?  
Saisi trop vivement un éventail qui glisse ?  
Serré la main qui fuit, au bord de la pelisse ?  
Ai-je dit un seul mot de regrets et d'amours  
Mais qu'au moins nous causions et longtemps et toujours !

Charles-Augustin Sainte-Beuve (1804–1869)